Orientalistes d'aujourd'hui

ANDRÉ MIQUEL : LA CIVILISATION DE L'ISLAM

Rédaction et mise en forme par Isabelle Safa

Centre d'études et de recherches sur le Proche-Orient | « Les Cahiers de l'Orient »

2014/4 N° 116 | pages 121 à 136

ISSN 0767-6468
DOI 10.3917/lcdlo.116.0121

André Miquel[*] : La civilisation de l'Islam

Rédaction et mise en forme par Isabelle Safa**

Les notes se trouvent en fin d'article.

Antoine Sfeir : *Vous êtes normalien, agrégé de grammaire, docteur ès lettres et titulaire de la chaire de langue et littérature arabe classique au Collègue de France. Ce parcours d'excellence vous destinait* a priori *aux humanités classiques. Comment êtes-vous devenu orientaliste ?*

André Miquel : C'est une longue histoire. Quand je suis entré à Normale Sup', j'étais effectivement parti pour étudier les humanités classiques, mais je me suis dit 'au lieu de Rome ou d'Athènes, allons voir de l'autre côté de la mer'. J'avais commencé par apprendre le persan, que je comptais poursuivre aux Langues O parallèlement à l'allemand et aux lettres classiques. On m'a dit qu'il n'y avait qu'une seule chaire de persan en France et qu'elle était déjà réservée à un autre. Alors j'ai fait de l'arabe. Je suis parti vers l'Orient en rêvant de déserts, de palmiers, de villes de cartes postales : le pire des folklores ! Mais cela aussi m'a motivé pour apprendre l'arabe, par pur plaisir, et pour partir à Damas comme boursier.

Entre-temps, mon maître Régis Blachère[1] m'a confié la traduction d'un livre de fables, *Kalîla wa Dimna*[2], d'Ibn-al-Muqaffa. C'était une révélation. Mais sans l'agrégation

**Entretien réalisé le 24 juillet 2014 par Antoine Sfeir, Christian Makarian* (L'Express), *Patricia Allemonière* (TF1), *Marie-José Sfeir et Isabelle Safa* (Les Cahiers de l'Orient).
***Docteur en littérature et diplômée de Sciences-po Paris en Relations Internationales.*

d'arabe, il était plus difficile de repartir au Caire ou à Damas. J'ai donc été professeur de lycée à Clermont-Ferrand pendant un temps, avant de travailler à la direction des affaires culturelles du Quai d'Orsay pour l'Afrique et l'Asie.

Quand je suis parti pour le Caire, j'avais déjà rédigé ma thèse sur Al-Mouqaddasi[3] mais je m'orientais vers le monde contemporain. À l'époque je n'envisageais pas du tout d'être universitaire. J'étais parti avec la perspective de faire une carrière diplomatique, mais les choses ont tourné autrement. La prison m'a fait réfléchir au fait qu'il y avait un plus beau métier que celui de diplomate : il valait mieux être érudit ou chercheur, à condition de ne jamais cesser d'écrire, pour être compris. J'ai toujours eu peur, viscéralement, d'être incompris. C'est pour cela d'ailleurs que je porte une attention toute particulière à mon style. Pas tant pour les quelques 200 articles que j'ai écrit, mais pour les livres j'ai toujours à l'esprit le souci du lecteur.

Pour revenir à ce qui m'est arrivé, J'avais été arrêté à l'automne 1961[4]. À l'époque, dans la foulée de l'expédition de Suez et en plein nationalisme nassérien, un accord avait finalement été passé entre la France et l'Égypte à Zurich. Il prévoyait non pas de rétablir les relations diplomatiques, mais l'installation d'une mission pour gérer les biens nationalisés et s'occuper de la réouverture des établissements culturels comme l'Institut d'archéologie du Caire, la Commission des biens français. Il n'y avait pas d'ambassade, pas de relations diplomatiques. Donc en 1961 on m'a offert un poste au Caire.

J'ai été arrêté après que la Syrie avait fait sécession de la République arabe unie[5]. Les services spéciaux, sans doute pour se mettre en scène et faire diversion à la crise politique en cours, ont monté une affaire et un procès de toutes pièces : espionnage au profit d'une puissance étrangère, complot pour renverser le régime et tentative d'assassinat de Nasser. Nous encourrions les travaux forcés à perpétuité.

Je suis resté cinq mois en prison, au secret absolu, une expérience que j'ai retracée en 1964 dans mon livre *Le repas du soir*[6]. C'est pendant ce séjour en prison que j'ai découvert définitivement la foi. Lors d'une séance d'interrogatoire,

on m'a posé un revolver sur la poitrine et ordonné de compter jusqu'à trois. J'ai vraiment cru que j'allais mourir. À ce moment-là j'ai entendu une voix intérieure me dire : « *Ne t'inquiète pas, je suis passé par là, j'ai connu cela : même si tu meurs, tu ne mourras pas.* » Ceci dit, j'ai fait des cauchemars pendant des nuits entières après ma captivité. C'était d'autant plus éprouvant que les premiers jours je me suis cru seul ; mes geôliers me faisaient du chantage en prétendant qu'ils allaient utiliser mon alliance pour faire venir ma femme et lui faire subir les pires horreurs.

Il y avait en réalité avec moi mes trois collègues de la mission culturelle, André Mattei qui en était le chef, Henri Mouton, et Jean-Paul Bellivier. Mais également un avocat, maître Ferré, et une dizaine d'Égyptiens que nous ne connaissions pas, qui étaient désignés comme nos complices. Il y avait aussi parmi nous Alexandre Papadopoulo qui dirigeait la *Revue du Caire*. Ce n'est qu'au moment du procès que j'ai découvert tout ce monde. Puis vers la fin des interrogatoires, la pression s'est un peu relâchée et nous avons été autorisés à communiquer de cellule à cellule. C'est aussi au procès que Bellivier, accusé comme moi, m'a glissé discrètement que l'Égypte était un pays merveilleux : en fait l'un de nos tortionnaires lui avait demandé conseil sur les moyens de se rendre en France, ce à quoi Bellivier avait répondu qu'il fallait demander au conseiller culturel. L'autre lui demandant alors : « où est-il ? », Bellivier a répondu : « ici-même, dans ce tribunal ! »

L'accusation ne tenait pas debout. Les chefs d'accusation étaient absurdes et les soi-disant preuves, grossièrement forgées, tombaient l'une après l'autre en cours d'instruction. Il nous a ainsi été reproché d'avoir déclaré que Nasser était un « animal politique » (formule aristotélicienne à portée générale, au demeurant nullement offensante, Ndlr) ! Tito, le roi Hassan II du Maroc et Salvador Allende nous ont soutenus. Puis ça s'est arrêté du jour au lendemain, sur ordre du président. Et nous avons été libérés.

Quand je suis sorti des prisons du Caire, j'ai voulu changer et aller de l'avant, en me mettant à la langue allemande.

Puis je me suis ravisé et j'ai décidé de montrer aux Arabes qu'ils avaient eu tort de me faire du mal. Après la prison cependant, je me suis intéressé à nouveau à l'époque classique parce que je me suis dit que je ne pourrais plus, après ce qui m'était arrivé, travailler sur le contemporain. J'y ai pourtant refait une incursion par le biais de la traduction du roman de l'un de mes étudiants, *L'Adverse*. J'ai aussi traduit quatre nouvelles de Naguib Mahfouz, pour appuyer sa candidature au prix Nobel de littérature. Pour la petite histoire, un de mes étudiants m'a envoyé plus tard la traduction d'un article évoquant les soi-disant secrets de l'élection de Mahfouz au prix Nobel : l'écrivain aurait été appuyé par André Miquel, « ex-agent spécial et actuellement haut responsable des services spéciaux français » ! Les clichés ont la vie dure.

Antoine Sfeir : *Vous traduisez depuis plusieurs décennies les plus beaux textes arabes. Est-ce que l'on peut revenir sur l'expression « Islam des Lumières », qui est le titre de votre dernier ouvrage ?*[7]

André Miquel : C'est une expression qui m'a valu bien des critiques. Pourtant la réalité qu'elle désigne a bel et bien existé : il y avait tout pour que la Renaissance passe sur les bords du Tigre. La civilisation islamique a permis à des philosophes de penser. J'ai écrit *Les Entretiens de Bagdad* pour exprimer ce je crois que l'Islam pourrait être. C'est mon testament d'arabisant, après un demi-siècle de carrière. J'ai toujours ressenti une estime particulière pour Ma'Mûn. Au IX^e^ siècle, alors que l'Occident chrétien peine à sortir d'une époque de troubles, ce calife de Bagdad encourage la traduction en arabe des œuvres grecques, fonde un institut des sciences et incite à la discussion des rapports entre religion et raison, ce qui est d'une étonnante actualité. Il favorise un courant de pensée rationaliste, le mu'tazilisme, qui fait de l'harmonie entre foi et raison un enjeu crucial. Le calife considérait la raison comme le plus beau cadeau fait à l'homme, un don qui impliquait que l'on s'en serve sainement. Cette époque, qui est aussi celle de la traduction de centaines d'ouvrages, de la constitution

d'une bibliothèque, *Bayt al Hikma* (Maison de la Sagesse) ou encore de la construction d'un observatoire, constitue l'âge d'or du califat abbasside. Le problème est que les mu'tazilites sont progressivement devenus intolérants, et se sont ainsi exposés à un retour de bâton.

Christian Makarian : *Le monde arabe offre cet été un spectacle accablant. On ne sait plus où il va, et cette absence de visibilité est angoissante, tandis que la souffrance des populations civiles augmente considérablement en Syrie, en Irak et en Palestine. Qu'est-ce qu'un homme comme vous, qui a dévolu une grande partie de sa vie à l'Orient, à la connaissance de l'Islam, du monde arabe et de ses mentalités, de la langue et de la poésie arabes, ressent sur le plan humain, au terme de ce parcours ?*

André Miquel : Je ne me reconnais plus. Je suis désespéré. J'ai tenté d'aller vers une civilisation qui avait ses propres manières de vivre, sa propre histoire, dans le but d'apprendre ce que l'on pouvait partager. Je crois que chaque civilisation comporte un jardin clos au sein duquel on peut être reçu en visiteur, mais qu'on ne peut pas partager. Autour, il a cependant d'autres vergers qui ne demandent qu'à vous recevoir.

Je suis donc allé vers le monde arabe pour chercher ce terrain commun. Certes, il y avait la différence de religion – et encore, l'islam est une religion de l'unité divine, ce qu'en tant que chrétien je ne récuse pas. Mais outre cela, il y avait tant de choses à partager, et que j'ai partagées ! Ce qui m'intéresse, c'est bien moins la religion que la société qui en est le produit. J'ai notamment voulu savoir si la poésie, et en particulier la poésie classique, évoquait les mêmes joies, les mêmes peines et les mêmes peurs que les nôtres. Comment elle parlait de l'amour, de la mort, de l'au-delà. Je me suis intéressé aux poètes, aux chroniqueurs, avec mon chevalier des croisades, Oussama Ibn Mounqidh, aux conteurs et aux géographes. Et je crois que de ce point de vue j'ai partagé tout ce qu'il était possible de partager. De l'épopée des Croisades on connaît surtout le récit des chevaliers venus de l'Occident chrétien. On ignore trop souvent le point de vue oriental. Oussama Ibn Mounqidh[8],

acteur et témoin, a laissé un récit étonnant que j'ai traduit. Il illustre de façon exemplaire la chevalerie orientale, avec son code, ses rites, son exaltation de l'amour, de l'amitié, de l'aventure et de l'honneur. J'ai essayé de montrer à travers ce face à face de l'Islam et de la Chrétienté que l'Islam était une civilisation qui avant l'an Mille avait des atouts que l'Occident, si tant est qu'il a existé, ne possédait pas. Une civilisation qui tolérait sur son territoire d'autres religions. Certes, elle soumettait leurs pratiquants à l'impôt, mais ils étaient respectés dans leurs croyances et même défendus contre les agressions. Comme je le dis à mes étudiants, il faut comparer ce qui est comparable. Cette tolérance est admirable, mais aujourd'hui l'ère de la tolérance est révolue. Parce que la tolérance est un droit octroyé par un pouvoir, tandis qu'aujourd'hui on voudrait la fraternité, la compréhension, de la concorde. Ce n'est pas un terme péjoratif, la tolérance. Mais aujourd'hui je le trouve gênant. Je ne veux pas me contenter de tolérer, j'ai à comprendre et à exiger d'être compris en retour.

Antoine Sfeir : *Au-delà de cette tolérance, l'Islam s'est en effet très vite imposé comme conquérant, avec l'idée que toute l'humanité doit un jour ou l'autre se soumettre à Dieu. Comment accepter qu'au XXI^e^ siècle on s'accroche au* salaf[10] *ou qu'on exige des concessions de l'Occident sans réciprocité, comme le font les wahhabites, en rejetant toute l'époque éclairée de l'Islam que vous venez d'évoquer ?*

André Miquel : Vous me demandez ce qui s'est passé ces deux dernières décennies, pourquoi cette rupture dans l'évolution des sociétés arabes. Je ne suis pas spécialiste de l'histoire contemporaine, mais je suppose qu'il s'agit, une fois de plus, d'une forme de peur qui entraîne un repli sur elles-mêmes des sociétés arabes, pour une raison ou une autre.

Les Arabes, jusque vers 750, dominaient une bonne partie du monde connu. Puis les Perses sont arrivés et se sont intégrés à cette civilisation, remettant en cause la prédominance arabe en son sein. C'est déjà une dépossession partielle. Puis il y a eu l'Empire byzantin. Dans la deuxième moitié du

X^e^ siècle un géographe arabe contemporain de l'invasion par Byzance du Nord de la Syrie écrit déjà son sentiment que le monde arabe est perdu ! Ensuite, au milieu du XI^e^ siècle les Turcs s'imposent militairement. Le calife est désormais sous tutelle. Puis il y a les Mongols, qui menés par Houlagou[11] détruisent Bagdad en 1258, et enfin l'Occident, qui a joué son rôle aussi : les croisades, le mercantilisme, puis évidemment la domination coloniale.

Le monde arabe a donc, et depuis longtemps, vécu avec la peur latente des invasions. Ibn Khaldoun (1332-1406), Ibn Battouta (1304-1377) vivent le problème de la naissance et de la mort des civilisations, même s'ils veulent croire que l'Islam, lui, ne mourra pas : Ibn Khaldoun écrit déjà, bien avant Paul Valéry, que les civilisations sont mortelles même si l'Islam ne l'est pas. Quant à l'Égyptien Al Suyuti (1445-1505), il a écrit plus de 500 ouvrages en trente ans, tous consacrés à transmettre le patrimoine arabe. La conscience arabe est donc minée par une peur diffuse, la peur d'une perte de mémoire.

Ce à quoi nous assistons aujourd'hui me semble provoqué par la même peur, qui engendre un repli. C'est dans ce genre de moments historiques qu'une société s'illusionne sur le retour aux origines, qu'on fige des identités. Un peu comme si nous décidions en France de revenir à Saint-Louis ou à Louis XIV. Certes, au moment où je suis sorti de prison, le monde arabe s'ouvrait, se modernisait, était laïc. Je ne sais pas quand les choses ont basculé, il faudrait également le demander aux Arabes eux-mêmes. S'il fallait identifier un facteur précis, je dirais cependant qu'à partir du moment où on a pensé qu'il n'y aurait pas de paix dans un avenir raisonnable entre Israël et les Palestiniens, par exemple au lendemain de la venue de Sadate à Jérusalem et de son discours devant la Knesset[12], les sociétés arabes ont commencé à déchanter. J'ai été très déçu que rien n'ait suivi ce discours, aucune réciprocité. Vous évoquez le décalage entre le discours de Sadate et celui de Begin, qui ne comportait pas de vision. Mais plus généralement, il me semble que la participation de l'ensemble des pays arabes à la résolution du conflit est de plus en plus réduite. C'est précisément ce genre de situation qui engendre les extrémismes.

Christian Makarian : *À travers les derniers événements on peut cependant croire que l'islamisme a reçu un coup fatal en Égypte. Quelle est votre analyse ? Lisez-vous ce qui se passe actuellement avec une grille post-coloniale ? Ou uniquement à la lumière du conflit israélo-palestinien, qui semble clairement central d'après ce que vous venez de dire ?*

André Miquel : Encore une fois, je ne peux vous répondre par une analyse documentée ; je ne suis pas spécialiste du contemporain, et je ne sais que ce que j'en lis dans les journaux. Ce qui ne veut pas dire que j'y suis indifférent, bien au contraire. Pour ce qui est des printemps arabes, j'ai suivi ce qui a commencé en Tunisie parce qu'une part de moi-même est engagée là-dedans. Après ce que j'ai vécu en Égypte, je pourrais me dire que je n'en ai que faire, mais je ne peux pas renoncer à ce que j'ai aimé, au rêve d'une démocratie dans les pays arabes. Mais je ne m'y intéresse pas en professionnel. D'ailleurs je n'ai pas connu les islamistes. À l'époque où j'y étais, je ne les fréquentais pas. Je voyais des gens éclairés, mes amis arabes étaient des gens comme moi. À Damas où j'ai vécu un an comme boursier de l'Institut français, ma femme, qui était elle-même professeur de français, et moi nous sentions parfaitement en sécurité. J'avais même une collègue qui, seule à vélo, a visité toute la Syrie ! Je me souviens qu'un jour que je me promenais avec ma femme dans la banlieue de Damas, j'ai été interpellé par des gens, qui voyant que nous étions Français nous ont invité, très simplement, à prendre le thé. Je n'ai donc pas été confronté à la haine de l'Occident professée actuellement.

Pour revenir au conflit israélo-palestinien, je crois en effet qu'il commande toute l'histoire de la région, Méditerranée comprise, et partant, la nôtre également. Cela fait une dizaine d'années que je le dis à mes amis : ce qui se joue entre les Israéliens et les Palestiniens laisse peu de gens indifférents. Plus généralement, l'Occident a vraiment très mal géré le tournant de l'après-colonialisme. Je me souviens avoir plaidé à ce moment-là pour une politique hardie, contre l'assistance et pour la coopération. Je crois qu'il faut aider les gens à être heureux chez eux sans quoi c'est la catastrophe. Mais il ne faut

pas être dans une démarche d'assistanat, condescendante et qui reprend le schéma de domination. Je pense vraiment que, sur ce point en particulier, nous avons raté la décolonisation. Après la Seconde Guerre mondiale, l'Europe a bénéficié du plan Marshall, qui lui a permis de s'en sortir. Au moment des décolonisations nous aurions dû aider le monde arabe à être heureux chez lui.

Patricia Allemonière : *N'aurait-on pas néanmoins risqué l'accusation de paternalisme ? Les populations n'y étaient pas forcément favorables, et ne le sont toujours pas.*

André Miquel : Pourquoi cela ne serait-il pas considéré comme une réparation pour la colonisation ? On pouvait proposer une aide sans condition. Malheureusement on ne saura pas à quoi cela aurait pu aboutir puisque les choses ne se sont pas faites ainsi. Mais il n'est peut-être pas trop tard pour prendre cette voie. Si on refuse de parler d'aides ou de réparations, appelons cela un partenariat égalitaire.

Après tout, s'il existe dans le monde arabe et musulman, malgré tout ce qui s'est passé, un capital de sympathie en faveur de la France, l'explication est bien à chercher dans ce qui a été fait de positif par la France, par exemple l'action scolaire qui a été menée en faveur de ces populations. Mes étudiants algériens revenaient souvent à la charge sur la question du colonialisme. Un jour j'ai fini par les arrêter pour leur dire : oui, vous avez raison, le colonialisme est une réalité et il est évidemment condamnable ; mais la France a également mis en place durant cette période un certain nombre d'institutions et d'infrastructures, certes destinées alors principalement aux Français dans le cadre colonial, mais qui aujourd'hui vous appartiennent. Vous êtes en possession de votre pays aujourd'hui, alors ne regardez pas seulement en arrière et montrez-nous que vous aussi, vous savez faire.

Marie-José Sfeir : *Après tout, le plan Marshall que vous évoquiez était destiné à contrer le communisme. Pourquoi ne pas imaginer son équivalent pour lutter contre l'islamisme ? Quand*

on voit ce qui se passe dans la bande de Gaza, avec ces trois adolescents israéliens enlevés et assassinés, et l'inutilité de la réponse israélienne[13], on se demande s'il ne vaut pas mieux noyer Gaza dans les investissements que sous les bombardements. Quand les Gazaouis auront le même niveau de vie qu'en Cisjordanie, quand ils seront désenclavés, ils rejetteront le Hamas.

André Miquel : Sans doute. Mais il faut probablement tenir compte aussi de la stratégie et des ambitions russes dans la région[14]. Poutine est un joueur d'échecs. Et en bon tacticien, il joue gagnant tout le temps. Il est en train de réussir à remettre en selle Bachar Al-Assad après que Laurent Fabius a déclaré qu'il était inenvisageable de retravailler avec le président syrien ; et malheureusement le Liban risque bien de payer pour cela. Les Français gagneraient à s'inspirer de Poutine, qui a une vision assez cohérente de l'Eurasie, même si on peut évidemment la contester. Il est vrai qu'ici en France, contrairement à la Russie, nous avons une opinion publique qui s'exprime librement.

Antoine Sfeir : *Les Russes progressent en effet rapidement au Proche-Orient. Gazprom investit au Liban, où il finance des chaires d'études énergétiques pour se positionner sur les gisements de gaz et de pétrole offshore récemment découverts. Ils ne s'en cachent d'ailleurs pas, n'hésitant pas à proclamer que les piliers de leur diplomatie sont l'orthodoxie et les ressources énergétiques.*

Mais pour revenir au conflit israélo-palestinien, le silence assourdissant des Arabes à commencer par l'Autorité palestinienne elle-même est en effet préoccupant. À mon avis dès 1948 et la Nakba[15]*, la catastrophe, il y avait déjà des éléments pour nourrir l'extrémisme. Dans un second temps, l'erreur des Européens (Français et Britanniques) en 1956 a été de s'associer à Israël pour ce qu'on appelle « expédition » de Suez, et qui était une guerre en bonne et due forme.*

André Miquel : Pour ma part je ne crois pas que les choses étaient jouées dès 1948. Il y a eu des occasions par la suite. J'ai ainsi, en dépit de ce qui m'est arrivé en Égypte, une estime

réelle pour Nasser, auquel il faut reconnaître qu'il a essayé de faire un pays moderne. À l'époque où il était au pouvoir, l'Égypte comptait réellement sur la scène régionale et internationale. Certes, on peut juger qu'il a été moins fin politique que Reza Shah ou Atatürk, mais Saddam Hussein, que l'Occident a pourtant choisi comme allié pendant longtemps, a été encore moins intelligent lorsqu'il s'est lancé dans sa guerre contre l'Iran[16]. Nous sommes en train d'évoquer les possibles erreurs diplomatiques des Occidentaux, notamment leur choix de la monarchie séoudienne contre l'arabisme laïc et peut-être réformiste incarné par Nasser, mais je crois surtout que leur principale faute a été d'ignorer que les meilleurs traités sont ceux que l'on passe avec les peuples, pas avec les dirigeants.

Christian Makarian : *Le califat a été aboli en 1924. Aujourd'hui d'aucuns parlent de le rétablir, voire s'autoproclament calife. Aujourd'hui que le titre est libre, et revendiqué par des gens dangereux, est-ce à dire qu'il est au plus offrant, et est-il possible qu'il soit réellement réactivé ?*

André Miquel : Ce qui me paraît important est de revenir à la définition du califat ou de l'imamat. Le calife, étymologiquement, signifie le *khalifa*, c'est-à-dire le successeur (de Mahomet). Or cette succession se joue sur deux plans. Tout d'abord les sunnites estiment que le calife qui dirige la communauté doit être désigné par cette communauté des croyants (la *Bayaa*), à l'unanimité. Tandis que les chiites pensent que le pouvoir doit nécessairement revenir à un descendant du prophète. Ensuite pour les sunnites la loi est par définition inscrite une fois pour toutes dans le Coran et les *hadiths*, tandis que pour les chiites la révélation peut continuer. Donc pour revenir au califat, il y a toujours à mon avis le souvenir d'un pouvoir consenti par la communauté. Sa suppression est le fait des Turcs, mais le califat est resté vivant dans les mémoires.

Christian Makarian : *Les Arabes ont donc été dépossédés depuis longtemps de leur histoire : d'abord par des Persans cultivés puis par des Turcs militairement supérieurs. Peut-on donc dire*

que ce sont des musulmans qui, avant les Européens, ont retiré aux Arabes leurs splendeurs ?

André Miquel : Il ne s'agit pas de dépossession, mais plutôt de dispersion. La langue arabe a été parlée jusque sur les bords de la mer d'Aral, en Asie centrale. En l'an mille. Cela me rappelle ce roman d'Antoine Blondin, *Les enfants du bon Dieu*. Le personnage principal imagine une expansion mondiale de la culture française et se dit : « Les Kirghizes lisaient Fénelon en sanglotant ». C'est l'équivalent pour la langue arabe qui se produit vers l'an 1000 : parler arabe pour quelqu'un qui ne l'était pas, c'était s'anoblir. *Kalila wa Dimna*, qui est un des fleurons de la littérature arabe, a été écrit par un Persan.

Patricia Allemonière : *Est-ce qu'un locuteur persan a une autre vision de l'islam ?*

André Miquel : Je crois que fondamentalement l'islam ne peut vivre qu'à travers l'arabe. La différence de pratique en Iran s'explique sans doute par le chiisme.

Antoine Sfeir : *Mais est-ce qu'il serait faux de dire qu'à partir d'un même socle, chiisme et sunnisme sont deux religions complètement différentes ? Le sunnisme se pense en effet comme un aboutissement de la révélation, tandis que le chiisme est un messianisme qui repose sur l'attente du Mahdi.*

André Miquel : Je ne saurais trancher parce que ne suis pas islamologue. Mais je suis plus sensible à ce qui les unit qu'à ce qui les divise. Sunnites et chiites produisent, sur le plan littéraire, des textes identiques. Ce qui les divise le plus à mon sens, c'est la dévolution du pouvoir et l'exégèse. D'une façon ou d'une autre, pour l'Iran le chiisme est un facteur national.

Antoine Sfeir : *Pour revenir aux évolutions internes du monde arabe, on peut rappeler que la* Nahda *(Renaissance) qui est un mouvement de renouveau culturel mais également*

un mouvement nationaliste, s'est nourrie de l'apport d'intellectuels comme l'Afghan Jamal Eddine Al Afghani, l'Égyptien Mohammad Abduh, le Syrien Abd El Rahman Al Kawakibi ou encore le Libanais Boutros Al Boustani. Et pourtant, cette formidable renaissance culturelle aboutit aussi à l'islamisme et aux Frères musulmans : comment est-ce possible ?

André Miquel : Je ne pense pas que l'on puisse faire l'économie des influences extérieures. La *Nahda* a commencé dans la seconde moitié du XIXe siècle, dans un contexte de réaction à l'impérialisme occidental et de réflexion sur les moyens de s'approprier les facteurs de domination de l'Europe sans trahir l'identité arabo-musulmane. Le mouvement s'est poursuivi jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, dont on oublie combien elle a nui au Proche-Orient, engagé par l'alliance de l'Empire ottoman avec l'Allemagne de Guillaume II. Les traités qui ont réglé le conflit ont façonné la région et créé des situations dont elle souffre encore aujourd'hui.

Quant à la politique américaine actuelle au Proche-Orient, elle n'est guère meilleure. Le président Obama a suscité de grands espoirs dès son élection, il s'est même vu attribuer le prix Nobel de la paix, mais concrètement il n'a rien fait.

Christian Makarian : *D'après un rapport récent du PNUD, le monde arabe dans son ensemble publierait moins de livres que l'Espagne. Est-ce que le déclin intellectuel ne fait pas partie du schéma d'affaiblissement du monde arabe*[17] *?*

André Miquel : L'exemple des *Mille et une nuits* est révélateur : au début du Xe siècle on en parle comme d'un ouvrage de littérature moralisante. Quelques dix ans plus tard on estime que le plaisant l'emporte un peu trop et l'ouvrage disparaît de l'horizon culturel arabe. Là encore on peut y voir l'influence de la peur du déclin, de la dépossession, parallèlement à la reconquête de la Sicile, de l'Espagne.

J'ai pu expérimenter ce repli lorsque j'étais en Arabie séoudite : on m'a signalé que deux princes, des frères jumeaux, étaient très intéressés par la religion chrétienne et voulaient en

parler avec moi. Nous avons pris rendez-vous, et j'ai entrepris de leur expliquer l'Évangile. Je leur ai donc dit que le mot clé était l'amour, « comme dans le Coran » ai-je ajouté. J'ai alors senti que quelque chose ne passait pas et je leur ai demandé s'ils avaient lu les Évangiles, comme moi j'avais lu le Coran. Ils m'ont dit « non, bien entendu », alors je suis parti.

Christian Makarian : *Peut-on dire que la tradition orientaliste française est sur le déclin ?*

André Miquel : Il continue d'y avoir des chercheurs qui s'intéressent au monde arabe, et même si le contemporain voire l'actualité tendent à tenir une place grandissante dans le champ universitaire, la relève existe ; je pense notamment à Gabriel Martinez-Gros.

Vous avez raison d'évoquer les noms de Louis Massignon, Jacques Berque et Régis Blachère comme des phares, mais il ne faut pas non plus en déduire qu'il n'y a pas de continuateurs. Il est vrai néanmoins qu'ils ont été des maîtres à penser pour des générations d'orientalistes, et qu'à titre personnel je leur dois énormément. Je me souviens du moment où j'ai été voir Régis Blachère, un an après que j'ai décidé d'apprendre l'arabe. Je lui ai présenté ma traduction de la version arabe du *Cantique des Cantiques*, et il m'a conseillé de faire de l'arabe pendant les vacances en lisant les géographes arabes. Puis, comme je ne le parlais pas assez bien, il s'est arrangé pour que je passe un diplôme d'arabe classique, parce qu'il n'y avait que des examens écrits. Cela me rappelle une histoire amusante : à l'occasion de l'un de mes premiers séjours au Proche-Orient, j'ai voyagé en Irak avec ma femme et des amis ; nous visitions un site archéologique quand j'ai sorti mon plus bel arabe pour demander qui était inhumé dans le tombeau que nous avions sous les yeux (*bel maarouf, ayyou rajoulen doufina fihi*)… Je me suis entendu répondre par le gardien : « sorry, I don't speak french »…

J'ai aussi une profonde admiration pour Jacques Berque et particulièrement pour son style. Ainsi avait-il à propos de la langue arabe cette très belle formule : « Sur la mer de la modernité, ce piton émergé ou peut-être Dieu loge ».

André Miquel en quelques dates

1950-1953 : Élève de l'École normale supérieure ; agrégé de grammaire.

1957 : Traduction d'Ibn Al-Muqqaffa', *Le livre de Kalila et Dimna*, Klincksieck.

1957-1961 : Responsable du Secteur Afrique-Asie à la Direction générale des Relations culturelles et techniques du ministère des Affaires étrangères.

1961-1962 : Chef de la Mission universitaire et culturelle française en République arabe unie. Il est détenu pendant cinq mois dans les geôles égyptiennes.

1968 : *L'Islam et sa civilisation (VII^{e}-XX^{e} siècle)*, Armand Colin (7^{e} édition revue et corrigée, avec la collaboration d'Henry Laurens, 2003).

1973-1988 : *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11^{e} siècle*, tome 1 : *Géographie et géographie humaine dans la littérature arabe des origines à 1050*, 1973 ; tome 2 : *Géographie arabe et représentation du monde : la terre et l'étranger*, 1975 ; tome 3 : *Le milieu naturel*, 1980 ; tome 4 : *Les travaux et les jours*, 1988.

1976-1997 : Titulaire de la chaire de langue et littérature arabes classiques au Collège de France.

1984-1987 : Administrateur générale de la Bibliothèque nationale

1991 : *Les Arabes, l'islam et l'Europe*, Paris, Flammarion, 1991, avec Dominique Chevallier et Azzedine Guellouz.

1997 : Administrateur général du Collège de France.

2005 : *Les Mille et une Nuits*, éd. Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, traduit avec Jamel Eddine Bencheikh.

2013 : *Les Entretiens de Bagdad*, Bayard.

1. Régis Blachère (1900-1973): orientaliste français professeur d'arabe à l'École nationale des Langues orientales, professeur de littérature arabe médiévale à la Sorbonne et auteur d'une traduction « critique » du Coran en 1947.

2. André Miquel, *Ibn Al-Muqaffa. Le livre de Kalila et Dimna*, Paris, Klincksieck, 1957.

3. *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI*e *siècle : Géographie et géographie humaine dans la littérature arabe, des origines à 1050.*

4. Dans la nuit du 23 au 24 novembre (Ndlr).

5. La République arabe unie est un État créé en 1958 par l'union de l'Égypte et la Syrie, concrétisant les thèses panarabistes portées par Nasser. La Syrie se retire en 1961 mais l'Égypte maintient officiellement l'appellation jusqu'en 1971 (Ndlr).

6. André Miquel, *Le Repas du soir*, Flammarion, 1964.

7. André Miquel, *Les Entretiens de Bagdad : un islam des Lumières*, Bayard, 2012. Voir le compte-rendu de lecture d'Anastasia Rostan, *Cahiers de l'Orient*, n°113.

8. André Miquel, *Oussama Ibn Mounqidh, un prince syrien face aux croisés*, Fayard, 1986. Ce prince syrien (1095-1187) a passé une partie de sa vie dans une forteresse de Syrie du Nord sur les rives de l'Oronte. Il est né à l'époque de la première Croisade et meurt quelques mois après la reprise de Jérusalem par Saladin, au service duquel Ibn Mounqidh se bat. Son autobiographie est une œuvre singulière pour son époque. Il y raconte ce qu'il a vu, entendu et pensé en parcourant le monde de l'Islam (Ndlr).

9. *Islam* signifie en arabe « soumission » (Ndlr)

10. Voir Éditorial.

11. Houlagou Khan (1217-1265) : petit-fils de Gengis Khan, il conquiert la Syrie, l'Irak et la Perse.

12. Anouar Al Sadate s'exprime le 20 novembre 1977 devant la Knesset. Les accords de Camp David entre l'Égypte et Israël sont signés l'année suivante.

13. Trois jeunes israéliens sont enlevés le 12 juin 2014. Le gouvernement israélien accuse le Hamas et lance une vaste opération militaire pour retrouver ses ressortissants et punir le mouvement islamiste. Les corps des trois adolescents assassinés sont retrouvés le 30 juin (Ndlr).

14. Voir l'article de Clément Therme dans ce numéro.

15. La déclaration d'indépendance de l'État d'Israël, le 14 mai 1948, et la première guerre israélo-arabe qui s'est ensuivie, constituent pour les Palestiniens forcés à l'exode une *nakba*, une « catastrophe » (Ndlr).

16. La guerre Irak-Iran, considérée comme la première guerre du Golfe, dure de 1980 à 1988 et laisse les deux États exsangues.

17. Cette disparité s'est révélée dans la première moitié des années 1980 : le nombre moyen de livres traduits par million d'habitants était de 4,4 dans le monde arabe quand il s'élevait à 519 en Hongrie et 920 en Espagne (rapport du PNUD, 2003). Voir à ce sujet Richard Jacquemond, « Les Arabes et la traduction : petite déconstruction d'une idée reçue », *La Pensée de midi*, 2007/2, N° 21 (Ndlr).